Pierre-Marie BEAUDE

Pierre-Marie BEAUDE est docteur en théologie et professeur à l'Université Paul Verlaine de Metz. À côté d'ouvrages de théologie biblique, comme *L'accomplissement des Écritures. Pour une histoire critique des systèmes de représentation du sens chrétien* (Cerf, 1980), il écrit aussi de beaux ouvrages pour la jeunesse chez Gallimard, comme *Le muet du roi Salomon* (1989), *Cœur de louve* (1999) ou *Fleur des neiges* (2004).

La conversion de saint Paul

Le chemin de Damas est devenu, dans l'imaginaire chrétien, l'exemple même de la conversion. Paul, celui qui persécutait l'église, en devient le plus fervent défenseur. Une telle construction de l'image de converti de Paul a toute une histoire. Chaque époque en effet se l'est imaginée en fonction de ses préoccupations. Et c'est chose naturelle, car une manière de se comprendre comme croyant est d'entrer en dialogue avec les grandes figures du passé, Pierre, Paul, et tous les autres fondateurs ou les grands maîtres spirituels. Sait-on par exemple que c'est seulement au XIIe siècle, quand le chevalier joue un rôle important dans la société, que Paul commence à être représenté à cheval. François Boespflug écrit : « Il ne faudra pas un siècle à cet animal pour s'imposer et rendre rare la figuration du chemin de Damas avec Saint Paul en piéton »[1].

1. F. BOESPFLUG, « La conversion de Paul dans l'art médiéval », in : *Association Catholique Française pour l'Étude de la Bible, Paul de Tarse*, Paris, Cerf, 1996, p. 155.

Que Paul ne soit pas tombé de cheval importe peu. Mais il est une autre idée, acquise au fil de l'histoire chrétienne, qui mérite plus réflexion. La conversion de Paul concernerait le passage de la religion juive à la religion chrétienne. Il vaut la peine de réfléchir à la chose pour bien comprendre ce dont nous parlons. Et tout d'abord se rappeler que Paul lui-même ne parle pas en termes de conversion. Il parle de *révélation* ou encore de *vision*. Rappelons aussi, par souci de clarté, que ce que nous appelons

la conversion du chemin de Damas se trouve dans les Actes des Apôtres, écrits par saint Luc, et non dans les lettres de Paul[2].

2. S'il m'arrive dans cet article d'utiliser le mot Damas à propos des lettres de Paul, ce sera par commodité.

Le témoignage de Paul dans ses lettres

Une chose est frappante : Paul varie les expressions pour parler de son expérience que j'appellerai ici sa « rencontre » avec Christ. Dans la lettre aux Galates, il parle de révélation. Le substantif *apocalupsis* est utilisé d'entrée : l'évangile que je vous ai annoncé n'est pas « selon l'homme » (*kat'anthrôpon*) et ce n'est pas par l'homme (*dia anthrôpou*) que je l'ai reçu, mais par une révélation de Jésus Christ (*apokalupsis Iêsou Christou*). Cette dernière formule peut avoir deux sens : soit Jésus se révèle à Paul, soit Dieu le Père révèle son Fils à Paul. Comme ce dernier sens est explicité un peu plus loin dans la lettre, aux versets 15-16, l'exégèse opte généralement pour lui. Mais il me semble préférable de laisser jouer les deux sens. Cela arrive souvent quand nous parlons ; nous disons quelque chose, mais ce quelque chose peut se déployer plus largement en échos. Ainsi, si je parle de « l'amour de ma mère », cela peut signifier l'amour que je porte à ma mère sans exclure le fait que cet amour pour elle est la réponse à l'amour qu'elle me porte.

Soit Jésus se révèle à Paul, soit Dieu le Père révèle son Fils à Paul.

La pensée apocalyptique, on le sait, marque fortement l'opposition entre ce qui est de l'homme et ce qui est de Dieu. Le schéma est binaire et antithétique : ce qui vient de l'homme ne vient pas de Dieu, ce qui vient de Dieu ne vient pas de l'homme. Le récit de Paul, dans la lettre aux Galates, est construit ainsi, de façon binaire. Sa rencontre avec le Fils lui vient de Dieu, non des hommes. Que provoque-t-elle dans sa vie ? Retenons quelques caractéristiques. Tout d'abord, le récit organise la vie de Paul en trois temps, ou si l'on veut en deux. Un avant : « vous avez entendu parler de ce que je faisais naguère… je faisais des progrès dans le judaïsme, surpassant la plupart de ceux de mon âge et de ma race par mon zèle… » (1, 14). Un après : Paul raconte qu'il part pour l'Arabie, puis monte à Jérusalem voir Céphas, etc. Entre cet avant et cet après, se situe le moment de la rupture : « mais quand Celui qui m'a mis à part depuis le sein de ma mère et m'a appelé par grâce, a jugé bon de révéler en moi son fils… » (1, 15).

Lorsque quelqu'un raconte sa vie, il le fait généralement de façon linéaire. Il commence par sa naissance, il continue par son adolescence, puis par sa vie adulte. Mais quand un converti parle, il lui arrive souvent d'organiser sa vie d'une façon différente, car l'événement qui provoque la conversion arrive comme une coupure très forte qui provoque un « avant » et un « après ». Ce phénomène a été étudié dans les vies de saints, mais aussi dans des oeuvres littéraires où entrent en jeu des « métamorphoses ». Le critique russe Mikhaïl Bakhtine écrit ainsi : « À partir de la métamorphose s'est créé un type de représentation de toute la vie humaine, dans ses principaux moments de rupture et de crise. Comment un homme devient-il un autre ? On nous offre les images radicalement différentes d'un seul et même homme, rassemblées en lui selon les diverses époques et étapes de son existence. Il n'y a point ici de devenir, au sens strict, mais crise et re-naissance » [3]. Comment un homme devient-il un autre ? Tel est bien ce qu'écrit Paul quand il raconte. Il s'est « métamorphosé », il est devenu autre, parce qu'un événement a surgi. L'identité de Paul se dit dans un récit qui casse le continuum de la temporalité propre aux vies ordinaires, la réorganise en posant un début au plein milieu du déroulement temporel.

3. M. BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, « Tel », Paris, Gallimard, 1978, p. 265.

Cet événement déterminant, Paul l'exprime en recourant à la figure du prophète. « Mais lorsque Celui qui m'a mis à part dès le sein de ma mère et m'a appelé par sa grâce a jugé bon de révéler en moi son Fils afin que je l'annonce parmi les nations, aussitôt, sans recourir à ce qui n'est que chair et sang, ... je suis parti pour l'Arabie » (1, 15-17). Dans la mise à part dès le sein de la mère et l'annonce aux nations, on a une référence très claire à la vocation de Jérémie (Jr 1, 5). En pensant donc l'événement comme un appel de prophète, Paul se légitime ; il se pose avec la même autorité que ces personnalités charismatiques qui faisaient face aux pouvoirs dynastiques des rois et des prêtres en se revendiquant d'un *événement*, d'un instant décisif et exceptionnel de grâce survenu dans leur vie, d'une expérience toute personnelle, d'une rencontre avec la divinité. Notons au passage comment le vocabulaire maternel de la naissance affleure au discours. Paul se dit mis à part « dès le sein de (sa) mère ». Avant même sa naissance, il était mis à part, et c'est cette mise à part qui se révèle, comme une seconde naissance, au plein milieu de sa vie, dans sa rencontre avec le Fils. Le converti pense souvent l'événement qui l'a bouleversé comme une naissance.

Dans la première Lettre aux Corinthiens, Paul revient par deux fois sur sa « conversion » (1 Co 9, 1 ; 15, 1-11). La première occurrence est brève : « Ne suis-je pas libre ? Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur ? » La seconde est plus développée : « Je vous ai transmis en premier ce que j'avais moi-même reçu : Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures. Il s'est fait voir à Céphas, puis aux Douze. Ensuite, il s'est fait voir à plus de cinq cents frères à la fois ; la plupart sont encore vivants et quelques-uns sont morts. Ensuite, il s'est fait voir à Jacques puis à tous les apôtres. En tout dernier, il s'est fait voir à moi, comme à l'avorton. Car je suis le plus petit des apôtres, moi qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Mais ce que je suis, je le dois à la grâce de Dieu et sa grâce à mon égard n'a pas été vaine. Au contraire, j'ai travaillé plus qu'eux tous ; non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est en moi. Bref, que ce soit moi, que ce soit eux, voilà ce que nous proclamons et voilà ce que vous avez cru ». (15, 3-11)

Comme avec les Galates, l'intention de Paul est d'établir son autorité. Mais le discours diffère beaucoup de Galates à Corinthiens. La *révélation* est ici remplacée par la *vision*. Quant à ce qui vient de l'homme et qui était disqualifié dans le schéma binaire de l'apocalypse en Galates, il est ici valorisé. L'Évangile, écrivait-il aux Galates, je ne l'ai pas reçu par la tradition des hommes, il m'a été donné d'en haut. Aux Corinthiens, Paul dit au contraire qu'il a reçu l'Évangile par la tradition : « je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez *reçu*, ... Je vous ai donc transmis en premier lieu ce que j'avais moi-même *reçu*... » [4].

4. Recevoir, transmettre… Derrière les verbes utilisés, on repère le vocabulaire qui a cours dans la transmission de la Loi orale des pharisiens, parti religieux dont Paul faisait partie. Un texte de la Mishnah, appelé *Les maximes des Pères*, commence ainsi : « Moïse reçut la Loi au Sinaï et la transmit à Josué ; celui-ci la transmit aux anciens, et les anciens aux prophètes… ». *Les Maximes des Pères,* traduction de M. Schuhl, Paris, Colbo, 1986[4], p. 7.

Paul a des raisons conjoncturelles pour valoriser ici l'importance de la transmission. On apprend en effet au début de la lettre que les Corinthiens sont divisés, qu'il y a parmi eux des scissions. On comprend donc que Paul insiste sur l'unité du message évangélique : les apôtres et lui proclament la même chose.

Notons la façon habile dont Paul pose sa qualité d'apôtre dans le sillage même des apôtres historiques, Pierre, Jacques, les Douze. Le texte qu'il cite : « Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, il est ressuscité, il s'est fait voir à Pierre puis

aux Douze, puis à Jacques et à tous les apôtres », texte rythmé, où l'on découvre un lexique inhabituel à Paul, est une proclamation de foi qui avait cours dans les communautés croyantes[5]. Et Paul, astucieusement, se rajoute au nombre des apôtres, à cause du fait que le Christ s'est fait voir à lui. La manifestation du Christ à Paul est ainsi mise sur un pied d'égalité avec les « apparitions pascales ». Il n'y a pour lui aucune différence. Et s'il n'y a aucune différence, alors il est apôtre comme les autres, même s'il est « le petit dernier ».

5. Lexique inhabituel avec, par exemple, « les Écritures » au pluriel, alors que Paul préfère le singulier, sauf dans les passages précisément où il dépend d'une source. De même les péchés au pluriel, alors que Paul utilise plus volontiers le singulier.

Raconter sa conversion pour dire l'Évangile.

Que retirons-nous de cette brève exégèse ? Premièrement que le rappel de « la rencontre » se fait dans des contextes d'évangélisation précis. Avec les Galates, qui ont reçu la visite de missionnaires judéo-chrétiens qui voulaient imposer des commandements de la Loi juive aux convertis païens, ce qui était le contraire de ce qu'avait enseigné Paul, l'apôtre dit avoir reçu une révélation venue directement de Dieu, semblable à celle que reçurent jadis les prophètes. Il fonde ainsi son autorité. Avec les Corinthiens qui se sont organisés en chapelles – certains se disent pour Paul, d'autres pour Apollos, d'autres pour Pierre (I Co 1,11-12) - , Paul sait que l'unité de la communauté est menacée. Alors, il rapporte sa « conversion » en insistant sur le fait que les apôtres historiques (Pierre, Jean…) et lui ont exactement le même Évangile et que tous enseignent donc la même chose.

Deuxièmement, le rappel de « la rencontre » se fait dans des expressions différentes, dont aucune ne paraît l'emporter. L'événement peut être aussi bien dit dans le schéma binaire de l'apocalypse que dans le vocabulaire des visions/apparitions. Les récits apparaissent ainsi comme les facettes d'un prisme captant chacune pour sa part un peu de ce qui s'y diffracte. Qu'on l'appelle rencontre, événement, chemin de Damas, il s'agit d'une expérience impossible à nommer adéquatement ; Paul ressent la nécessité de multiplier les manières de dire pour que le lecteur s'en approche un petit peu.

Mais le « converti » Paul apporte encore bien autre chose aux communautés croyantes de son temps et à celles d'aujourd'hui. Il apporte le fait que sa vie, une vie individuel-

le, devient le lieu de réceptacle du salut. On le savait, bien sûr, depuis les prophètes, ces gens qui se dressaient soudain devant les rois institués et les prêtres du Temple. Comme eux, Paul ne peut revendiquer pour sa conversion aucune autorité reconnue. Le Christ lui a parlé « en direct ». C'est donc le lieu de sa propre vie qui devient le réceptacle de cet événement inattendu, et c'est pourquoi il parle beaucoup de lui dans ses lettres. Non pour le plaisir de se raconter, mais parce qu'ainsi il peut parler de cet Évangile qui s'est d'abord incrusté dans sa chair et dans son esprit. Après, bien sûr, il va devoir « valider » cette expérience auprès des autorités de Jérusalem, Pierre, Jean, Jacques, pour dit-il « ne pas courir en vain ». Car ce Christ qui est apparu à Paul est aussi prêché par d'autres qui étaient là avant lui, et qui peuvent se revendiquer d'une véritable autorité : celle d'avoir connu le Christ de son vivant, d'avoir en mémoire son enseignement, les signes qu'il posait.

Ainsi Paul le converti est-il tiraillé entre la nécessité de garder la communion avec les « apôtres historiques », car sans leur accord, son Évangile serait aussitôt marginalisé, et la nécessité de demeurer fidèle à l'appel unique qui en a fait, dit-il, un apôtre pour les nations.

Un itinérant de l'Évangile.

La conversion de Paul modifie son espace géographique. Jérusalem, centre vénéré du pharisien qu'il fut et qu'il reste, est relativisée. Après la rencontre qui change sa vie, il raconte qu'au lieu de monter à Jérusalem auprès de ceux qui étaient apôtres avant lui, il part pour l'Arabie (Gal 1, 17). On hésite sur ce qu'il fait en Arabie : y existerait-il des communautés ? Ou bien serait-ce une sorte de retraite spirituelle ? Quoi qu'il en soit, il ne se rend à Jérusalem que trois ans après, pour faire, écrit-il, la connaissance de Céphas et de Jacques, le frère du Seigneur. Paul a ainsi marqué deux choses : 1. La force de sa rencontre avec le Fils en fait un être libre, sûr de sa vocation d'apôtre des païens. 2. Il doit nécessairement nouer des liens avec les « apôtres historiques », ceux qui étaient là depuis les commencements. Ce sera un problème constant dans sa vie : être fidèle à l'appel reçu lors de sa rencontre avec le Christ, et légitimer son autorité par rapport à ceux qui étaient apôtres avant lui.

Quoi qu'il en soit, être appelé à devenir l'apôtre des nations fait de Paul un itinérant. L'empire romain lui est offert comme un terrain d'évangélisation. Il n'a de cesse de parcourir l'Asie romaine, la Grèce, et quand il a l'impression d'avoir épuisé son terrain d'évangélisation, il envisage d'autres voyages, désire se rendre à Rome et de là, avec l'aide des frères de la capitale, se rendre en Espagne (Rom 16, 22-24). Il garde certes l'amour de Jérusalem, lève une collecte pour les frères de cette ville parce qu'ils sont dans la pauvreté, qu'il espère aller leur porter. Mais Paul est d'abord quelqu'un qui voyage, utilisant les routes de l'empire romain pour porter le plus largement possible son Évangile.

Être appelé à devenir l'apôtre des nations fait de Paul un itinérant.

Une expérience mystique ?

Que se cache-t-il comme expérience derrière la conversion de Paul ? De quelle nature est cette rencontre qui réorganise toute sa vie de Pharisien zélé ? Il s'agit, à n'en pas douter, d'une expérience intense. L'exégèse parle parfois, à ce propos, de mystique. Mais ce mot est sans doute trop large pour être opératoire. Il existe en effet dans Paul des allusions nettes à des expériences que nous appellerions « mystiques », mais cela ne veut pas dire que l'expérience de sa vocation doive être rangée parmi elles.

Ses expériences mystiques, Paul les raconte en 2 Corinthiens 12. Voici le texte : « Il faut s'enorgueillir ? C'est bien inutile. Pourtant, j'en viendrai aux visions et révélations du Seigneur. Je connais un homme en Christ qui voici quatorze ans – était-ce dans son corps ? je ne sais ; était-ce hors de son corps ? je ne sais, Dieu le sait –, cet homme-là fut élevé jusqu'au troisième ciel. Et je sais que cet homme, – était-ce dans son corps ? était-ce sans son corps ? Je ne sais, Dieu le sait –, cet homme fut enlevé jusqu'au paradis et entendit des paroles inexprimables qu'il n'est pas permis à l'homme de redire... » (2 Co 12, 1-4).

Les visions et révélations, plurielles, situées quatorze ans auparavant, ne correspondent pas chronologiquement à la rencontre de la vocation. Ce type d'expérience rappelle ce qu'on appelle en judaïsme « *ma'aseh merkavah* », c'est-à-dire l'œuvre du char. On désigne par là toutes ces images de char susceptibles

de transporter des humains au ciel telles qu'on les trouve dans les livres bibliques (le char d'Élie, le char du premier chapitre d'Ezékhiel, etc.), dans les apocalypses extra-canoniques, et dans ce qu'il est convenu d'appeler la littérature « mystique » juive[6].

6. Cf. Ithamar GRUENWALD, *Apocalyptic and Merkavah Mysticism,* Leiden/Köln, Brill, 1980.

Comparons maintenant 2 Co 12 avec la rencontre de Damas. La différence est patente. Ses visions et révélations, Paul les dit dans un discours de folie, car elles devaient rester secrètes ; elles n'autorisent ni ne légitiment absolument rien. Ce sont des expériences, pourrait-on dire, privatives. En revanche, Paul n'hésite pas à rapporter la rencontre de Damas et à s'appuyer sur elle pour fonder son autorité.

Ce qui fait donc la caractéristique de Damas, c'est le fait qu'elle autorise, qu'elle enclenche un programme voulu par le Seigneur Jésus qu'il rencontre, un programme d'annonce de l'évangile aux nations. Il en découle une éthique, un mode d'existence : « Je traite durement mon corps et le tiens assujetti de peur qu'après avoir proclamé le message aux autres, je ne sois moi-même éliminé » (1 Co 9, 27). Et Paul rapporte avec fierté ses épreuves au service de l'évangile : emprisonnements, flagellations, « voyages à pied, souvent, dangers des fleuves, dangers des brigands, dangers de mes frères de race, dangers des païens… » (2 Co 11, 16-33). Paul distingue d'ailleurs bien les deux types d'expérience, en recourant au lexique de la vocation prophétique pour Damas, et à celui des montées au ciel dans 2 Co 12. C'est pourquoi, il me paraît préférable de réserver le mot « mystique » pour les expériences des montées au ciel rapportées dans 2 Corintiens 12 , et de ne pas l'utiliser pour la rencontre de Damas.

Mais alors, comment qualifier cette dernière ? La réception chrétienne a naturellement vu dans Damas une conversion du judaïsme au christianisme. Mais les choses sont plus complexes. Par exemple, si Paul connaît le mot *Ioudaïsmos*, il ne connaît pas *Christianismos*, absent du NT, pas plus que le mot *christianos*, utilisé par Luc et la première Epître de Pierre (Actes 11, 26 ; 26, 28 ; 1 Pi 4, 16). Il n'oppose jamais *Ioudaïsmos* à *ekklêsia*, la synagogue à l'église. Quant à son évangile, autre mot clé de son vocabulaire, enraciné dans son expérience de Damas, c'est certes l'annonce du Christ aux nations ; mais il faut remarquer que c'est aussi une bonne nouvelle pour les juifs. En d'autres termes,

l'évangile issu de Damas, qu'il soit semé dans le judaïsme ou chez les païens, produit dans les deux cas de beaux fruits.

Si la rencontre de Damas n'enlève nullement Paul à son judaïsme, à quoi donc le convertit-elle ? Elle le convertit à un judaïsme messianiste, ou si l'on veut parler grec à un judaïsme christique qui, au nom de la bonne nouvelle de Jésus, réinterroge les habituelles organisations socio-religieuses propres au pharisaïsme de sa jeunesse. Le Messie Jésus apporte un air d'eschatologie, d'accomplissement des temps ; et cette conviction messianiste organise de nouveaux possibles dans les pratiques religieuses, d'ailleurs très diversifiées à cette époque. Le moment de grâce (en grec *kairos*) expérimenté dans la figure de Jésus fait que le temps est court désormais, et qu'il appelle une éthique en conséquence. S'il y a donc conversion chez Paul, c'est en ce sens qu'il faut en parler : une prise de conscience aiguë de la force messianique – appelons-la l'Évangile – pour le juif comme pour le païen.

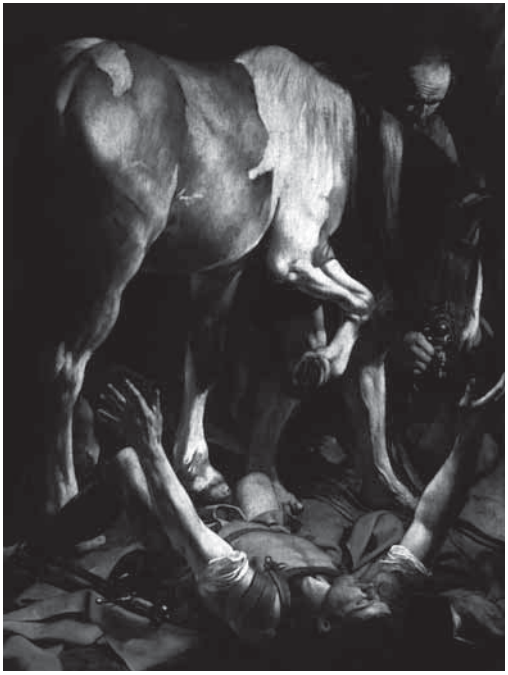
Réception et fidélité. Les *Actes des Apôtres*.

Quelques vingt à trente ans après la mort de l'Apôtre, Luc écrivit les Actes des Apôtres. L'expérience de Damas y est rapportée trois fois (chapitres 9, 22 et 26). C'est dire son importance dans l'œuvre de Luc. Mais les avis sont partagés sur la façon dont Luc a respecté le souvenir de Paul. L'a-t-il embelli ? L'a-t-il instrumentalisé ? Il est clair que Luc développe une vision bien à lui de l'évangélisation. Il la montre se développant dans l'empire et atteindre Rome. Le livre se termine au moment où Paul, gardé à vue par les soldats, arrive dans la capitale. Et Luc de conclure avec Paul annonçant « avec assurance ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ » (28, 31). Paul à Rome devient ainsi le signe fort que l'Évangile, parti de Jérusalem, est annoncé maintenant au cœur de l'empire. Paul est devenu, avec Pierre, Jean, Etienne, Philippe et les autres, un instrument choisi par l'Esprit pour faire progresser la Bonne Nouvelle dans le monde entier. Le Paul des Actes y perd sans doute quelques traits de cette personnalité forte et indépendante qu'on discerne dans ses lettres, et rejoint les rangs de tous ceux qui ont œuvré à l'évangile.

Paul est devenu un instrument choisi par l'Esprit pour faire progresser la Bonne Nouvelle dans le monde entier.

Pour dire les choses autrement, on sent moins dans les Actes la personnalité et même la doctrine de Paul. Alors que Paul passa sa vie à revendiquer haut et fort qu'il était apôtre, Luc a tendance à réserver ce titre aux apôtres historiques. Luc est très soucieux de montrer que Paul est bien en phase avec les autres apôtres et avec les communautés églises. C'est ainsi qu'au moment de sa conversion (Actes 9), L'Esprit saint, dans une vision, envoie Ananie, le responsable de la communauté de Damas, baptiser Paul alors que dans ses lettres, Paul n'éprouve pas le besoin de parler de son baptême. Autre point : alors que Paul n'a jamais demandé aux païens qui se convertissaient de respecter le plus petit commandement de la Loi juive, Luc laisse entendre qu'il est d'accord pour imposer un minimum de commandements de la Loi pour faire la paix dans les communautés dites « mixtes », c'est-à-dire où se côtoient les juifs et les païens. C'est même lui qui est chargé de porter la lettre prescrivant les commandements à respecter à la communauté d'Antioche (Ac 15, 22).

Tout ceci semble assez contredire l'affrontement entre Paul et Pierre à Antioche tel que le rapporte Paul dans la lettre aux Galates (Ga 2, 11-14). Inutile de multiplier les exemples. Cherchons plutôt à interpréter ces glissements opérés par l'auteur des Actes à propos de Paul. Avec saint Luc, nous ne sommes plus au temps de Paul. La majorité des apôtres, dont Paul, sont morts. Jérusalem a été détruite par les Romains. Les communautés chrétiennes, réparties dans l'empire, ont besoin de se structurer. Ce phénomène est visible dans tous les écrits chrétiens de la fin du premier siècle et du début du second siècle. Il faut bien que les églises se donnent des points de repère solides. Ainsi, dans la *Didachè*, un écrit de la fin du premier siècle, on se pose la question de la façon de donner le baptême, de célébrer l'eucharistie, de recevoir les frères de passages, à partir de quand il faut leur demander de travailler, etc.



↑ Caravage, *La conversion de Saint Paul*, huile sur toile, 1601, Santa maria del Popolo, Rome.

Mu par sa rencontre exceptionnelle avec le Christ, Paul se sentait une âme d'évangélisateur qui multipliait les fondations d'églises, cherchant toujours à assouvir sa soif d'aller plus loin. Il laissait derrière lui des responsables de communautés et des collaborateurs faisaient le lien comme ils le pouvaient. Les lettres de Paul sont remplies de problèmes à régler alors qu'il est au loin, ce qui n'est pas viable à la longue. Emporté par son élan d'évangélisateur, Paul mettait-il toutes ses forces à organiser, à doter les communautés d'institutions fortes ? Il nommait des responsables, sans doute. Mais on éprouve quelque difficulté à savoir comment ministères institués et charismes se départagent dans ses églises.

Certains exégètes ont pu remarquer que Paul préfère le vocabulaire affectif à celui, juridique, de l'institution : je vous ai engendrés, vous êtes mes fils, vous n'avez qu'un seul père. L'église, elle-même, est plutôt le lieu de rassemblement de ceux qui sont appelés (tel est le sens grec de *ekklêsia* si on le relie à *kaléo*) qu'une entité juridiquement instituée. Dans ce lieu de rassemblement, le chrétien est appelé à une union « spirituelle » très forte avec le Christ. « Vous êtes corps du Christ » écrit-il aux Corinthiens dans une formule d'une force que seule l'habitude de lecture a tendance à banaliser [7].

7. 1 Co 12, 27. Rappelons que le corpus paulinien comporte des lettres de Paul et des lettres qu'on appelle deutéro-pauliniennes. Colossiens et Ephésiens en font partie. Ce sont elles qui font l'assimilation entre Église et corps du Christ, ce qui n'est pas le cas dans les lettres authentiques de Paul. On n'y trouve jamais corps du Christ et Église dans une relation de sujet à prédicat. Cf. Eph 1, 22 et Col 1, 18.

On garde l'impression que le programme que Paul offre à ses croyants est resté très influencé par sa propre expérience de rencontre avec Christ : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ». Voilà en fait ce qui importe à Paul le converti : faire en sorte que chaque croyant se configure au Christ qu'il rencontra. Faire en sorte qu'il reconduise un peu de l'expérience qu'il fit lui-même sur le chemin de Damas. Vingt, trente ans plus tard, il était sans doute nécessaire que les idées de Paul viennent rejoindre celles des autres apôtres pour que les communautés églises, de plus en plus nombreuses, trouvent leur unité, leur solidité, et la communion entre elles. Les Actes des Apôtres témoignent de ce travail où Paul est mis en perspective aux côtés des autres apôtres au service de l'édification des églises dans l'empire romain.

Pierre-Marie BEAUDE